

TENIR DEBOUT DANS UN MONDE EN FEU

Une philosophie de l'action pour temps de crise

Introduction : La question qui s'impose

Notre époque ressemble étrangement à celle de Joseph K. dans *Le Procès* de Kafka : nous nous éveillons chaque matin dans un système que nous ne comprenons pas, accusés d'on ne sait quoi, par on ne sait qui. Le monde semble s'effondrer — climatique, politique, social — et nous nous demandons comment vivre, comment agir, comment ne pas devenir fous ou indifférents.

Face à cette question, deux réponses dominent. La première est l'anesthésie : ne plus regarder, se protéger, survivre. La seconde est l'anxiété permanente : s'indigner, s'épuiser, brûler. Ni l'une ni l'autre ne constitue une vie.

Ce texte propose une troisième voie. Non pas une théorie abstraite, mais une sagesse pratique extraite de vies concrètes — celles d'hommes et de femmes qui ont traversé des effondrements bien pires que le nôtre, et qui nous transmettent, par leurs actes, quelque chose d'essentiel.

PREMIÈRE PARTIE : CE QUE NOUS APPRENNENT CEUX QUI ONT TRAVERSÉ L'EFFONDREMENT

1. Le primat de l'action sur l'intention

La première leçon, peut-être la plus difficile à entendre, est celle-ci : **ce n'est pas parce que je veux, sais ou dois, que je fais.**

Considérons Ampère. En 1793, son père est guillotiné — au nom de la Raison, au nom des Lumières, au nom de tout ce en quoi la famille croyait. Le jeune André-Marie, 18 ans, s'effondre. Il écrira plus tard : *"Je suis resté anéanti. Pendant plus d'un an, je n'ai rien pu faire. Je ne pouvais ni lire, ni penser, ni parler. J'étais comme mort."*

Un an de paralysie totale. Un an où il *savait* qu'il fallait vivre, où il *voulait* vivre — mais où il ne *pouvait pas*.

Ce qui l'a sauvé ? Trois choses simples : un petit livre sur la botanique qui l'a fait regarder les fleurs, une femme qu'il a aimée, des équations qu'il a résolues. Pas de grande révélation. Des gestes concrets, répétés, qui ont élargi son monde intérieur.

La leçon est là : l'écart entre savoir et faire n'est pas un accident. C'est la condition humaine. Et cet écart ne se comble que par l'action elle-même — pas par davantage de réflexion.

2. La structure de l'angoisse — et comment en sortir

L'angoisse possède une structure précise. Dans l'angoisse, une seule pensée occupe tout l'espace mental. Pour Ampère : *"Mon père est mort."* Pour le jeune Camus, tuberculeux à 17 ans : *"Je vais mourir."* Pour le prêtre Loisy, excommunié après avoir appliqué la critique historique aux textes sacrés : *"J'ai tout perdu."*

Cette pensée unique se connecte à un enjeu unique qui écrase tous les autres. L'avenir se ferme. On anticipe une catastrophe certaine — alors même qu'on n'a pas encore le résultat réel.

Ce qui sauve, ce n'est pas de nier la douleur. C'est d'élargir.

Élargir les perceptions : sortir, marcher, regarder un arbre, écrire une lettre. Élargir les enjeux : l'amour, le travail, les autres. Non pas remplacer la pensée douloureuse, mais faire de la place à côté d'elle.

Camus, condamné jeune à une mort probable, n'a pas nié l'absurde. Il l'a traversé. Il écrira dans ses *Carnets* : *"Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été."* Cette phrase n'est pas un déni de l'hiver. Elle est le fruit d'une traversée.

DEUXIÈME PARTIE : LES QUATRE LOGIQUES RELATIONNELLES

3. L'humanité a survécu parce que la coopération a prévalu

Si nous sommes là, c'est que nos ancêtres ont fait un choix. Non pas une fois, mais des millions de fois.

Ils auraient pu choisir la logique de **domination** : maximiser leur gain, écraser l'autre, prendre tout ce qu'ils pouvaient. Certains l'ont fait. Mais si cette logique avait prévalu, l'humanité se serait autodétruite depuis longtemps.

Ce qui a permis la survie, ce sont trois autres logiques :

- **La coopération** : réaliser ensemble ce qu'on ne peut faire seul. Jean Moulin unifiant une Résistance divisée, Jaurès créant la SFIO à partir de factions rivales.
- **L'échange d'être** : reconnaître l'autre comme un autre soi-même, partager authentiquement. Les disciples à Emmaüs invitant l'étranger à leur table, Ampère aimant Julie.
- **La protection** : aider le plus faible sans le dominer ni l'infantiliser. Louis Germain ouvrant à Camus les portes de l'éducation, Esther risquant sa vie pour son peuple.

La question n'est pas : "Dans quel univers devrais-je être ?" — ce serait encore de la morale abstraite. La question est : "Dans quel univers suis-je réellement, là, maintenant, face à cette personne ?"

Car le conflit naît presque toujours du décalage : je crois coopérer avec quelqu'un qui, lui, cherche à me dominer. Ou je crois protéger quelqu'un que je suis en train d'écraser.

4. La banalité du mal — ou comment on devient rouage

Hannah Arendt, couvrant le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, s'attendait à rencontrer un monstre. Elle a trouvé un bureaucrate.

Eichmann répétait : *"J'ai fait mon travail. J'ai obéi aux ordres. Je n'ai rien décidé personnellement."*

C'est ce qu'Arendt appelle **la banalité du mal** : le mal absolu peut être commis par des gens ordinaires qui ne pensent pas. Qui font leur travail. Qui sont des rouages.

Le danger n'est pas le dictateur fou — il y en a peu. Le danger, c'est la multitude de gens ordinaires qui traitent les autres comme des dossiers, des numéros, des objets à traiter.

Comment ne pas devenir rouage ?

En maintenant actives les questions de l'action : *Ce que je fais, je le fais à qui ? Pour quoi ? Avec quel effet sur l'autre, sur moi, sur notre relation ?*

En refusant de traiter quiconque comme un numéro.

En pensant — au sens fort : en réfléchissant aux conséquences de mes actes.

TROISIÈME PARTIE : CE QUE FONT CEUX QUI TIENNENT DEBOUT

5. Les gestes simples qui maintiennent l'humanité

Esther, face au décret d'extermination de son peuple, fait trois choses : elle jeûne (préparation intérieure), elle prend le risque de se présenter devant le roi sans convocation (action malgré la peur), elle révèle son identité (vérité). Elle n'a aucune garantie de succès. Elle dit : *"Si je dois mourir, je mourrai."*

Agnolo di Tura, au cœur de la peste noire de 1348, enterre ses cinq enfants de ses propres mains quand tous abandonnent les morts, puis il écrit pour témoigner. Deux gestes : enterrer, écrire. C'est tout. Et c'est immense.

Jean de la Croix, enfermé neuf mois dans un cachot de deux mètres sur trois par ses propres frères moines, écrit des poèmes d'amour — parmi les plus beaux de la langue espagnole. Il transforme la prison physique en espace intérieur de liberté.

Ce qui frappe dans tous ces récits, c'est la simplicité des gestes. Pas de grands plans. Pas de stratégies élaborées. Des actes élémentaires : parler, écrire, enterrer, inviter, regarder, aimer.

6. On ne tient pas debout seul

Dans chaque histoire de quelqu'un qui a tenu, il y a eu quelqu'un d'autre — souvent discret, souvent oublié.

Louis Germain pour Camus. Thérèse d'Avila pour Jean de la Croix. Baruch, le secrétaire fidèle, pour Jérémie. Simone pour André Weil, qui lui confie sa *"bouteille à la mer"* mathématique depuis sa prison.

Le mouvement "Free Angela Davis" sauve Angela de la prison — elle est portée par le collectif autant qu'elle le porte.

L'illusion de l'héroïsme solitaire est dangereuse. Elle décourage ceux qui ne se sentent pas héroïques. Elle masque la réalité : même les plus grands ont eu besoin qu'on leur tende la main.

La question n'est pas : "Suis-je assez fort pour traverser seul ?" Elle est : "Qui m'a rejoint sur ma route ? Et à qui puis-je tendre la main ?"

QUATRIÈME PARTIE : ACCOMPAGNER — UNE ÉTHIQUE PRATIQUE

7. Écouter le premier récit, aider au deuxième

Quand quelqu'un souffre, il raconte. C'est le **premier récit** — souvent vague, général, émotionnel. *"Tout va mal."* *"Je n'en peux plus."* *"Le monde est fou."*

L'erreur classique est de répondre trop vite : conseils, solutions, interprétations. Tout cela est prématuré et souvent inadapté.

Le premier geste est d'**écouter**. Vraiment. Sans interrompre. C'est ce que fait l'inconnu sur la route d'Emmaüs : il demande *"De quoi parlez-vous ?"* — et il écoute le récit de désespoir des disciples.

Puis, progressivement, on aide à passer au **deuxième récit** — le récit précis. *"Tu peux me raconter un moment particulier ?"* *"Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?"* *"Qu'as-tu fait ? Qu'a fait l'autre ?"*

Ce passage est crucial : il fait sortir de la généralité paralysante pour entrer dans le concret analysable.

8. Les questions qui éclairent l'action

Une fois le récit précis obtenu, on peut poser les questions qui révèlent la structure de l'action :

- *"Quand tu as fait X, tu faisais quoi à toi-même ?"*
- *"Quand tu as fait X, tu faisais quoi à l'autre ?"*
- *"Quand tu as fait X, tu faisais quoi à la situation ?"*

Ces questions ne jugent pas. Elles éclairent. Elles permettent à la personne de **voir** ce qu'elle fait réellement — pas ce qu'elle croit faire, pas ce qu'elle veut faire, mais ce qu'elle fait.

Et dans cette prise de conscience, souvent, quelque chose se déplace.

9. La posture de protection — aider sans dominer

L'accompagnement véritable se distingue de la domination déguisée en aide.

Protéger, c'est :

- Aider sans écraser (je ne suis pas au-dessus de toi)
- Aider sans infantiliser (tu es capable d'agir, c'est toi qui vas marcher)
- Préserver l'autonomie (je t'ouvre une porte, tu décides de la franchir)

Louis Germain n'a pas "sauvé" Camus. Il lui a ouvert une porte. Camus a marché.

L'écueil permanent est de vouloir résoudre le problème à la place de l'autre. De donner des conseils avant d'avoir vraiment écouté. De prendre le contrôle par bienveillance. Cela soulage celui qui aide, mais cela n'aide pas celui qui souffre.

CONCLUSION : LA PARABOLE DU COURS D'EAU

Les commentateurs d'Ampère disent de lui qu'il a été comme un cours d'eau. Quand il s'est trouvé dans le gouffre, il n'a pas forcé. Il n'a pas essayé de briser les obstacles. Il a pris le chemin qui s'ouvrait devant lui.

Les fleurs de Rousseau. Julie. Les mathématiques. Il n'avait pas de plan. Il a suivi ce qui s'offrait.

L'eau ne force pas. Elle trouve son chemin. Elle contourne les rochers. Elle passe par les failles. Et à la fin, elle arrive à la mer.

Cette image rejoint quelque chose de très ancien. Dans l'Évangile de Jean, Jésus dit : *"Je suis le chemin, la vérité et la vie."* Il ne dit pas : "Je vous montre le chemin." Il dit : "Je suis le chemin." Le chemin n'est pas une carte qu'on suit. C'est une manière d'être. Une manière de se tenir. Une manière d'avancer.

Comme le cours d'eau :

- Comme Esther qui prend le risque sans savoir si ça va marcher.
- Comme les disciples qui retournent à Jérusalem dans la nuit.
- Comme Jérémie qui parle sans être écouté pendant quarante ans.
- Comme Jean de la Croix qui écrit des poèmes d'amour dans un cachot.
- Comme Spinoza qui construit son *Éthique* dans la solitude de l'excommunié.
- Comme Rosa Luxembourg qui dit non quand presque tous disent oui.
- Comme Jean Zay qui bâtit l'école de la République.
- Comme Bonhoeffer qui revient partager le sort de son peuple.
- Comme Moulin qui tisse des liens impossibles.
- Comme Camus qui garde son accent et son humilité jusqu'au Nobel.

Envoi

Le cours d'eau ne sait pas où il va. Il ne voit pas la mer. Mais il avance. Il prend le chemin qui s'ouvre.

La question finale n'est pas : *"Comment survivre au monde en feu ?"*

Elle est : **"Quel est le prochain pas ? Qu'est-ce que je vais faire demain ? Avec qui vais-je parler ? Qu'est-ce que je vais construire, protéger, aimer ?"**

Pas de devenir des héros. Simplement de faire le prochain pas.

Comme tous ceux qui nous ont précédés et qui ont fait que nous sommes là.

"Si l'humanité a survécu, c'est que la Coopération, l'Échange d'Être et la Protection ont prévalu sur la domination. Les dominateurs ont toujours existé. Mais ils n'ont pas gagné — pas définitivement. Parce qu'il y a eu, en plus grand nombre, des gens qui ont coopéré, aimé, protégé. Nos ancêtres ont fait ce choix. Sinon, nous ne serions pas là."